



# LA VIOLENCE ÉDUCATIVE

Tout ce nouveau mouvement de considération de l'enfance, avec comme pivot les années 1990, s'arrête là où s'arrête la prise en charge de la naissance et du nourrisson et là où commence ce qu'on appelle l'éducation.

**Q**uand j'étais petit, je me présentais ainsi : je suis André, je suis un garçon. C'était important car j'avais les cheveux longs, non pas parce que l'enfant pose une valeur sur la chose, il n'y a pas de discrimination, aucun isthme dans l'enfant mais parce que les enfants craignent, c'est ce qui fait peur. Et donc, imparablement, la personne en face, quand elle se rend compte qu'elle s'est trompée, réagit et cela fait l'effet de peur chez l'enfant. On prévient donc tout de suite. Et je ne vais pas à l'école, ce qui focalisait l'inquiétude des gens à l'époque.

Aujourd'hui, je suis toujours André, je ne mange toujours pas de bonbons, je suis toujours un enfant de 45 ans et je ne suis jamais allé à l'école. Cela fait de moi une exception dans le paysage de l'enfance actuelle.

Pour moi, cela a toujours été particulièrement saisissant d'être considéré comme une exception alors que ce que j'ai vécu est ce qui peut se vivre de plus naturel ; ce qui m'est arrivé est absolument banal et arriverait à tout enfant qu'on laisse tranquille. Je suis aussi banal qu'un noyau de mangue qu'on trempe dans l'eau. Au bout de quelques jours, il y a une tige et quelques racines qui vont sortir et personne ne va s'écrier « *oh c'est un noyau de mangue surdoué !* »

Je vais vous parler de cette banalité...



Ce n'est pas un privilège. D'abord, je n'ai rien décidé, ni inventé, et je cite beaucoup de personnes merveilleuses avec lesquelles je travaille depuis de nombreuses années, neurobiologistes, médecins et autres.

Pendant des décennies, voire des siècles, on nous a présenté la nature comme un endroit hautement dangereux, extrêmement compétitif. On a interprété Darwin d'une certaine façon : dehors survivra celui qui est le plus en forme.

Et donc, on nous a décrit ce monde comme un champ de bataille, une guerre. Il s'est avéré que tout cela était plutôt des alibis pour justifier notre manière de nous conduire. Depuis quelques années, il y a un virage magistral, une prise de conscience écologique. Et c'est arrivé jusqu'à nous par des nouveaux mots qui n'étaient pas présents dans notre vocabulaire, dans notre langage ; ce sont des choses apparues il y a moins de cinq ans : coopération, co-créativité, mutualisation, bio-synergie... Et cela vient maintenant par la science académique et non par les réseaux d'autrefois. Cette science lève le couvercle d'une boîte de Pandore jusqu'ici réservée aux courants ésotérisme et au *new age*, et qui commence à sortir certaines notions. Celles-ci sont entrées dans notre langage sans que nous nous en rendions compte.

On nous disait : les grands arbres étouffent les petits, et il s'avère que non. C'est difficile d'être solide quand on est grand, en revanche c'est facile de devenir solide quand on pousse doucement. Comme ils les privent de lumière, les grands arbres donnent le biberon aux petits arbres par leurs racines. Quand un arbre est en danger, que ces racines sont à l'air sur les bords d'une falaise, les autres font un réseau de racines pour aller le nourrir et le soutenir. On ne peut enlever les champignons dans la forêt, sinon la forêt meure. C'est une tout autre vision du Monde.

On ne peut pas enlever l'homme du paysage sans que le paysage ne s'écroule et on ne peut pas enlever le paysage sans que l'homme ne disparaisse.

Un autre virage majestueux, exactement parallèle, est notre manière de voir, de rencontrer l'enfance. Cela s'est fait à bas bruit car l'enfant a longtemps été présenté comme quelque chose d'inaccompli, en devenir et que seul le fait de vieillir et l'éducation allaient développer. Certains disent même que c'est l'éducation qui fera de l'enfant un humain. On avait donc bien ancré dans nos habitudes, nos mœurs et nous-mêmes que c'était nous, les adultes, la version plus.

À force de se développer et d'apprendre, comme un bon vin qui a mûri, on a développé un ordre du monde là-dessus. Puis, on s'est rendu compte que ce n'est pas le cas : on vient au monde comme des bombes de potentiels ! Un enfant peut apprendre toutes les langues. Il peut tout apprendre et tout devenir. Tout sans aucune exception. De façon scientifique, l'explication est que les programmes génétiques qui nous forment, nous construisent, ne savent pas quand et où nous allons venir au monde. Si c'est sur la banquise ou dans le désert, à une époque ou à une autre. Nous avons donc un dispositif étonnant et génial pour s'adapter à tout : ce dispositif est nous-même ! Un enfant peut tout apprendre et en a parfaitement conscience. Mais tous nos potentiels à la naissance ne sont pas tous pertinents dans notre environnement. Par exemple, pouvoir reconnaître 256 nuances de vert quand on est un enfant de la forêt vierge est fondamental et doit même se faire le plus vite possible. C'est moins important à Paris. Ici, il faut connaître les mathématiques et savoir lire... Cette disposition de savoir distinguer les nuances de vert disparaîtra ici car ce n'est pas sollicité. Cela ne semble pas grave. Mais c'est ce qui arrive à tous nos potentiels. Il y a une sorte d'hémorragie, d'élagage ultrarapide dans les premiers mois de notre existence terrestre. On se débarrasse de nos potentiels non utilisés ou non utilisables pour en garder quelques autres. Et finalement, à force de vivre cela, de semer aux quatre vents nos potentiels, il ne reste plus à la fin qu'une version bonsaï. Un peu l'ombre de ce qu'on aurait pu devenir. C'est-à-dire nous.

Cela arrive souvent à l'humain qui a d'abord cru qu'il était le centre de l'univers. À chaque fois, c'est une douleur à encaisser que de se rendre compte qu'il n'est pas le plus évolué. On n'est que l'ombre de l'océan de nos potentiels.

Bien sûr, il y a des gardiens de ceux-ci. Est-ce ces acrobates, tous ces grands savants, ces grands sages qui ont accès à des capacités que nous n'avons pas tous? Sans doute, oui, chacun d'entre eux et puis, chacun d'entre nous a développé quelques-uns de potentiels propres. Chacun d'entre nous, d'entre eux, a ouvert une petite fenêtre, et tant mieux mais n'en a pas ouvert tellement d'autres.

Les gardiens de nos potentiels, les garants de nos potentiels, ceux qui maintiennent encore l'océan de nos possibles, ce sont nos enfants.

C'est donc une manière nouvelle de regarder l'enfance, d'autant que chacun d'entre nous porte en lui un enfant blessé, celui à qui on a dit, « *ce qui tu es ce n'est pas bien* ».

Ça commence d'autant plus tôt que cela se cache derrière des habitudes mignonnes, tendres.

Par exemple, la petite phrase entendue par chaque jeune parent dès les premières semaines : « *alors, il fait ses nuits?* ». Cela n'a l'air de rien mais cela amène les parents à rencontrer son enfant en lui disant dans l'indicible langage auquel les petits enfants sont particulièrement sensibles, « *Je t'aimerais plus si tu dormais davantage* ». « *Pour que je t'aime complètement il va falloir que tu changes* ». Et cela va nous poursuivre une existence durant : « *Il faut que tu changes, tel que tu es, cela ne va pas. D'autant que si tu fais des efforts, si tu changes, je t'aimerais totalement* ». On commence dès cet instant, sans s'en rendre compte, à occuper, obséder nos enfants par la nécessité de devenir. Et quand on l'occupe à devenir, il n'a plus le temps pour être. Et cela ne nous lâche plus.

On n'arrête pas de blesser l'enfant et cet enfant blessé définit de quels yeux nous nous voyons. Et cela est terrible. Nous nous voyons comme l'enfant que nous avons été regardé.

L'enfant est en pleine conscience qu'il est à 100 % de ses potentiels et on lui donne constamment l'impression qu'il n'est rien tant qu'il n'aura pas fait de progrès. Faire des progrès étant poser le regard sur le devenir à en oublier de l'avoir sur le présent, sur être.

Cela nous déchire. Cela nous rend mal. Et comme personne ne résiste à cette douleur longtemps (cela active les mêmes réseaux neuronaux que la douleur), il va falloir trouver une solution. Or, comme on ne peut pas modifier l'opinion des autres, il ne reste qu'une chose à faire, modifier l'opinion de soi-même, que chacun d'entre nous avait sans aucune valeur. L'enfant ne juge, ni en bien, ni en mal, mais en « *je suis la bonne personne au bon endroit au bon moment* ». Mais là, il faut changer quelque chose pour rétablir l'équilibre, pour que cette souffrance s'arrête. Et il bricole son opinion de lui-même.

Personne ne penserait « *je suis nul en maths, pas bon en musique, ne sais pas parler en public* ». Tout cela est le regard des autres qui a remplacé le nôtre. Et cela définit aussi la manière dont nous rencontrons l'enfance, toujours la même, une posture ancrée, une attitude, la même d'ailleurs que celle face à la femme, voire à l'animal : debout, supérieur, condescendant.

Et même si on a dit aux enseignants « *accroupis-toi* » pour descendre au niveau de l'enfant (c'est déjà condescendant) mais si la posture d'esprit et de cœur est toujours la même, cela ne sert à rien de descendre géographiquement.

La réconciliation avec l'enfant blessé que nous sommes est une de nos nostalgies et l'un de nos moteurs. Ce n'est pas difficile, ce n'est pas un lieu, c'est une rencontre, un regard dans l'indicible : c'est le fameux port d'attache que cherchent nos enfants, que quelqu'un dise « *toi, je t'aime parce que tu es comme tu es* ».

En rencontrant cette ribambelle de choses renversantes de potentiels qu'ont les enfants, on peut entamer cette réconciliation. Car, s'il faut attendre de l'avoir fait avant de rencontrer l'enfance, c'est un abîme, une paroi rocheuse insurmontable (on nous brandit toujours des sentiers insurmontables). Cela voudrait dire aussi, par exemple, que, parce que tu es toujours blessé, tu seras une mauvaise mère, et qu'il faut encore une fois que tu changes. C'est l'inverse. Changeons d'attitude envers l'enfance, rencontrons l'enfance en nous débarrassant de cette motion de censure généralisée envers l'enfance : rencontrons l'enfant avec confiance, vécu.

Et alors, cet enfant analogique que nous rencontrons au quotidien, partout, va venir prendre l'enfant blessé en nous. C'est de rencontrer l'enfance qui permet cette réconciliation.



### Je vais maintenant évoquer trois ou quatre dispositions spontanées de l'enfance.

Je répète, c'est notre équipement de base, aucun handicap, quel qu'il soit ne nous priverait de ces dispositions spontanées.

- **La première chose que fait un enfant quand on le laisse tranquille est de jouer.** On le sait tous. Tous les enfants jouent quelles que soient les circonstances, la guerre, la famine, la maladie. Et cela commence dans la vie intra-utérine. Les recherches sont passionnantes à ce sujet : il faut forcément utiliser son bras, le bouger, jouer avec pour que le cerveau sache comment il fonctionne...

Le désir, le besoin de jouer va au-delà de tout. La neurobiologie nous montre actuellement qu'il n'y a rien de mieux pour apprendre que de jouer. L'instrument, le dispositif d'apprentissage le plus génial qui n'est jamais été inventé est le jeu.

Mais on a réussi la prouesse de désynchroniser ces deux entités inséparables, jouer et apprendre. Et on en a fait en plus des opposés qu'on a positionné à l'inverse sur l'échelle du sérieux. Pour un enfant, c'est incompréhensible : l'acte d'apprendre n'existe pas, ce n'est pas une activité. C'est un effet secondaire. Apprendre par cœur est une activité qu'on peut pratiquer mais apprendre, non. Ce n'est pas anodin car imparablement, un beau matin, une personne de référence primaire vient lui dire « *il faut que tu arrêtes de jouer pour te mettre à apprendre* ». C'est comme si je vous demandais de respirer sans prendre d'air.



Or, jamais un enfant ne remet en question l'adulte, ne pense que c'est l'adulte qui a un problème, mais lui. Et cela active en son cerveau les mêmes réseaux neuronaux que la douleur. On parle de non-violence éducative. Mais il est évident qu'interrompre un enfant qui joue est un acte de violence. Puisque, de tout son être, il tend vers cette activité la plus sensée pour lui. Car l'enfant ne joue pas, il est son jeu. Il a une liberté que nous n'avons plus jamais ensuite que dans nos rêves. Il n'y a que dans nos rêves que nous pouvons voler. Eux, ils volent ; ils sont à la fois l'avion et le passager et le capitaine et l'air et les nuages. Ils sont tout à la fois. Ils jouent leur jeu complètement. Ils nous montrent dans leur jeu toutes les qualités que nous voudrions voir en nous, adultes : concentration, créativité, capacité à dépasser ses limites, sérieux, constance dans l'effort, empathie...

Alors, il faut prendre conscience d'une chose : quand on dit que son jeu n'a aucune valeur, la preuve, je peux l'interrompre, je lui indique aussi qu'il n'a pas de valeur. Ton jeu n'est rien, tu n'es rien. C'est une incroyable violence. Maintenant qu'on le sait, cela implique un changement face à notre enfant qui joue.

- **Une deuxième disposition spontanée est le cerveau.** Il a longtemps été dit que nos gènes définissaient notre intelligence. À l'époque, on n'avait pas découvert l'épigénétique, tout ce qui était génétique était gravé dans le marbre. Qui dit génétique dit hérédité... On avait cette idée. Puis on s'est rendu compte (voir les travaux du professeur Gérard Hütter) d'autre chose : on a découvert dans le cerveau des jeunes de nos jours que la zone responsable du mouvement du pouce était plus développée ; ça repose sur l'usage intensif du SMS. On a pris note de cela et puis on s'est dit qu'il n'est pas programmé génétiquement mais qu'il se développe visiblement là où on l'utilise, à la manière d'un muscle. Ainsi, les chercheurs et les enseignants ont développé des programmes de stimulation précoces. Cinq langues en maternelle, sudoku le matin, chinois au travers des haut-parleurs in utero pour les petits Américains. Tout cet effort a été fait mais le résultat est absolument nul. Question attristante... Il manquait une découverte récente : notre cerveau se développe là où nous l'utilisons si nous l'utilisons avec enthousiasme.

Et voilà la clé du millénaire, que nous révèle la science alors que nous avons tous ressenti que l'enthousiasme nous donne des ailes, nous rend capable de tout, de tout apprendre. On est génial. En cas d'enthousiasme, sont sécrétés des neurotransmetteurs neuroplastiques qui agissent sur le cerveau comme de l'engrais.

Un petit enfant éprouve une tempête d'enthousiasme toutes les deux à trois minutes. Car il ne concerne aucune hiérarchie entre les matières : tricot et mathématiques valent la même chose, sur un pied d'égalité. Ils peuvent donc s'enthousiasmer de tout.

- **Une troisième disposition est que les enfants vont dans le vaste monde avec une ouverture d'esprit incroyable, sans aucun sexisme, racisme, spécisme, âgisme.** Il n'est pas nécessaire d'apprendre la tolérance aux enfants ; ils ne connaissent pas l'intolérance. En cela ils nous montrent un monde meilleur. Et, là non plus, ce

n'est pas un énorme chantier, il suffirait de ne pas trop nous éloigner de cet état natif qui est le nôtre, celui qui est cette manière de rencontrer l'autre en lui disant « *j'ai besoin de toi, je t'aime parce que tu es comme tu es, que tu es ce que tu es* ».



Et je conclurai par une histoire montrant un changement d'attitude et non changer une méthode pour une autre. Changement d'attitude qui peut avoir lieu partout, dans la rue, à l'école, à l'hôpital. Changement d'attitude qui nous permettrait de nous connecter avec cette génialité intérieure que nous avons quand on est dans notre élément, quand on a trouvé ce qui nous enthousiasme et qui est mis à mal par la posture face à l'enfant et par cette ironie de la violence éducative. Je ne parle ici pas de la violence physique, interdite, bien qu'existante encore, mais de cette ironie qui envahit tout, les habits, les jouets.

Mon maître luthier, à 23 ans, m'a dit : « *je peux tout te montrer mais rien t'apprendre* ».

Pourquoi nos enfants doivent-ils supporter ce que nous ne supporterions pas ? Le pire sentiment est l'exclusion. Les enfants veulent être comme nous. En changeant notre langue, notre façon de parler, en les infantilisant, on leur donne le message suivant : « *tu ne fais pas encore partie du groupe qui mérite que je lui parle normalement* ». Et c'est encore une douleur.

Le grand-père d'Antonin, mon fils, lui a offert une moissonneuse-batteuse en jouet car il voulait savoir ce que c'était. Expliquer à un enfant de 3 ans, à Paris, en décembre, ce que c'est... On a regardé sur internet des vidéos et il a compris et moissonné tout l'hiver les surfaces horizontales qu'il a rencontrées. L'été suivant, on passe à côté d'un champ et il s'écrie « *moissonneuse-batteuse !* ». On s'arrête. Il descend et se plante au bord du champ. La moissonneuse s'arrête devant ses pieds. Le conducteur l'invite à monter et nous sommes restés deux heures car le conducteur voulait tout expliquer et Antonin tout savoir de chaque voyant.

Alors, quelle rencontre, quel feu d'artifice ! Cet homme est bouleversé, hors de lui. Et exprime que depuis des jours et des jours qu'il roule ici, personne ne l'avait vu. Le premier qui le voit est ce petit humain, là. Non seulement il le voit, mais il l'admire. Et ça, c'était tellement rare pour cet homme que ça change toute sa vie. Ça change son regard sur lui-même ; il va chercher du blé, en verse quelques grains et dit « *tu sais ce que c'est que cela ? c'est du pain futur, c'est sacré ce que nous faisons là* ». Il est en pleine effervescence, il s'est senti vu, aimé.

C'est cela, l'enfant qui va dans le vaste monde. Ça change son monde. Mais il est aussi le petit enseigneur du paysage des autres qui peuvent changer le regard sur eux-mêmes. C'est un enrichissement mutuel.

Voilà ma tentative, aujourd'hui, de vous inviter de ce côté du miroir fait de confiance. Chaque minute que nous passons de ce côté du miroir est une bénédiction pour l'enfance. Et il n'y aura pas de paix sur terre tant que nous ne serons pas en paix avec l'enfance. •